

Les territoires paranoïaques 11 mai 2006

dh

Chère amie,

J'espère que vous allez pour le mieux.

Hier après midi en me promenant du côté de La Malzieu-Ville, arpentant les collines sous une douce pluie fine de printemps, j'ai pensé soudainement que je ferais peut-être bien de vous écrire. Pour diverses raisons, l'installation que j'ai conçue et qui me permet de vivre à peu près correctement - en maximisant ma jouissance sans causer de tort à personne (je plaisante bien sûr en présentant la vie idéale d'une manière aussi « utilitariste », mais cette description en vaut bien une autre après tout) - cette installation donc, que j'ai bâtie au départ sans trop savoir ce que je faisais, et que depuis deux ans j'affine, je peaufine, avec je l'espère plus de lucidité [pour résumer, il s'agit de mon petit hôpital psychiatrique personnel, et plus précisément d'un territoire balisé (au sens où les signifiants y sont minutieusement disposés, aussi bien ceux qui me soutiennent et ceux qui manquent), réglé (au sens d'une vie régulière à l'opposé d'une vie séculière), protégé (au sens où l'on protège certains espaces naturels dont on estime la faune et la flore précieuses et en danger d'extinction)], cette installation, donc, [qui se caractérise d'être, comme vous le savez, une installation *en porte-à-faux*, c'est-à-dire qui tient vaille que vaille, bien qu'une pièce fasse défaut, la faute sans doute à quelqu'architecte distrait], hé bien, elle vacille un peu en ce moment, elle n'est plus aussi stable qu'elle l'était il y a deux mois par exemple, et je me propose de vous parler de ce vacillement, et d'en donner quelques raisons.

1 Les petits cailloux

D'abord il y a ceci que justement, je ne suis pas dupe de mon installation. C'est l'inconvénient et l'avantage de la psychanalyse qu'on devient moins dupe, qu'on sait reconnaître une construction quand c'en est une - par exemple : l'histoire qu'on se raconte pour tenir debout, les dispositifs qu'on met en place pour se soutenir. Alors forcément, quand des cailloux se glissent dans les rouages de cette belle mécanique, on ne peut pas les ignorer aussi facilement, on prend conscience assez aisément que quelque chose ne fonctionne plus aussi bien. (Et du point de vue analytique, ces cailloux-là ne sont pas seulement les saletés qui se glissent dans les rouages et entraînent un dysfonctionnement, mais dessinent aussi, comme les cailloux du petit poucet, une ligne discontinue qui, pour peu qu'on la suive, permet le retour à la maison - c'est-à-dire non pas seulement là d'où venait le sujet, « *là où c'était* », mais là « *il doit advenir* », comme dit Freud)

Ces petits cailloux donc :

D'abord, j'ai suspendu ma psychanalyse (vous êtes au courant je crois) Ensuite, j'ai reçu 40 gros cailloux, c'est-à-dire 40 cartons, sans compter le reste, remplis à ras bord de livres et de cahiers manuscrits (venus du fond des âges). Me voilà avec une bibliothèque complète couvrant la philosophie d'Héraclite à Ricoeur, avec un fort contingent de grecs - ça ne remplira pas mon réfrigérateur.

Enfin, je n'en sais toujours pas plus sur l'avancement de mon projet de m'installer comme psychanalyste, je dois encore.. attendre..

Il y a eu aussi ce petit bout de parole qui me vient de G., et qui vient aussi de vous m'a-t-il dit : vous pensez, auriez-vous dit, que j'aurais eu besoin d'un an d'analyse supplémentaire pour devenir psychanalyste.

Alors bien sûr c'est compliqué ce petit bout de parole. Pas tant le contenu (Je suis tout à fait d'accord avec cela, qu'un an d'analyse ne suffirait pas, et peut-être même dix ans - mais qui, à vrai dire, pourrait fixer un tel délai ? Qu'il est paradoxal qu'au moment même où je souhaite m'installer, je cesse mon analyse, alors qu'il aurait au contraire fallu *augmenter la dose* si j'ose dire, et m'en aller derechef m'inscrire dans un association reconnue et participer aux séminaires et autres activités de la profession, j'en suis d'accord aussi. J'ai essayé de vous expliquer la raison pour laquelle j'avais été conduit, contre toute logique - du point de vue professionnel -, à suspendre cet unique lien avec l'activité psychanalytique. Je ne peux que la répéter ici : je n'ai pas les moyens financiers de continuer. Je crois qu'il est difficile pour des psychanalystes et pour la plupart des gens qui ne connaissent pas la misère, ou qui l'ont laissé loin derrière eux, de se mettre à la place d'une

personne qui vit avec si peu de ressources. Il est de nombreuses choses qu'on n'apprend pas dans les livres ou les études de sociologie. C'est d'ailleurs ce qu'on appelle joliment parfois le réel - et ce n'est pas sans ironie que ce soit un paranoïaque qui en parle : mais quand le réfrigérateur est vide (ce n'est pas une métaphore, je parle d'un réfrigérateur vide, et qu'on n'a absolument aucun moyen de remplir dans les jours qui viennent), hé bien qu'on soit psychotique, névrosé ou pervers cela n'y change rien. Bref. Laissons cela.

Je ne vais pas faire mon fier : sur le coup, j'ai été vexé, et même assez en colère contre vous (vous auriez pu me le dire avant). Et puis, j'en ai plutôt souri, j'ai mis ça sur le compte du contre-transfert, mais c'est votre affaire n'est-ce pas ? Il ne doit pas être facile d'accompagner en quelque sorte, un client vers ce devenir-psychanalyste, je me mets à votre place, pour autant que ce soit possible, et j'aurais plus que des doutes je vous l'accorde (notamment quand ce client c'est moi). Enfin. . . je me suis souvenu que, de toutes façons, quoiqu'on dise, je n'ai jamais attendu l'autorisation de l'autre pour advenir.

Mais c'est là toute la question de ce transfert, car c'est un un, j'allais dire, ce « transfert de compétences » pour parler comme les conseillers du travail, car on voit mal quelle technique, l'appellerait-on « la passe » ou l'admission dans un groupe de psychanalystes « adoubés » (« auto-adoubés » d'ailleurs), permettrait de garantir ce qui, de toutes façons, n'est pas encore : une pratique d'analyste. Prenons mon cas : je suis une de ces créatures étranges produites par le monde contemporain, à la fois hyper-cultivé et complètement « à la masse » - c'est-à-dire opiniâtrement inadapté aux règles et aux normes qui permettent une vie sociale normale. Mon seul handicap est de ne pas être rentier, comme l'étaient la plupart des intellectuels associaux et bohèmes du siècle dernier. Et d'ailleurs, en ces temps-là, les pauvres en général se contentaient d'être pauvres et avaient d'autres chats à fouetter que la culture (par exemple effectuer leurs 60 heures hebdomadaires de travail à l'usine). Comme je l'ai écrit ailleurs, j'ai le sentiment que cette figure du pauvre cultivé constitue vraiment un des effets pervers du développement du capitalisme. C'est-à-dire qu'on est en droit de s'en réjouir, que des pauvres se cultivent, mais qu'on est aussi en droit de déplorer que la société n'ait pas été capable de prévoir que parmi ces pauvres là, nombreux seraient ceux condamnés à être « laissés en plan » comme dirait ce brave Shreber. Les classes bourgeoises ne sont pas plus que les autres avares de bons sentiments et d'idées généreuses : il leur manque simplement en général une connaissance vécue de ce que c'est que d'avoir un réfrigérateur vide. Les psychanalystes qui font majoritairement partie des classes les plus aisées, n'échappent pas à cette méconnaissance (ils ont parfois une expérience assez brève de la pauvreté, quand au moment de leurs études ils partageaient un deux pièces cuisines avec un colocataire, mais cette expérience ne compte pas à mon avis - car l'étudiant a de l'espoir, ce qui fait une grande différence). Bref, les temps ont changé, et c'est pourquoi on trouve de tout dans les

cabinets des psychanalystes, y compris des pauvres, et même parmi ceux-là, parfois certains qui voudraient devenir analystes.

Mais, la situation sociale que je vous décris là, exceptée sa pesanteur (« son poids de réel » si je puis dire), ne saurait constituer une raison suffisante pour douter de ma vocation. Parce qu' il ne serait tout de même pas politiquement correct de refuser à un pauvre, aussi cultivé soit-il, et pour cette raison précisément qu'il est pauvre, la possibilité de devenir lui-même analyste. Quoique, finalement . . .

Non. Il est une autre raison, et j'aimerais là vous conduire au vif du sujet, le véritable objet de ma lettre, « ce que j'avais à vous dire », ou « ce que j'avais à me dire en passant par vous ».

2 Le déclenchement psychotique

La précarité sociale est une chose qu'on peut décrire - il existe une collection de langages pour cela, on peut aligner une série de chiffres, de statistiques, etc... Mais ces outils sociologiques sont inefficaces dès lors qu'on cherche au niveau du sujet à établir les causes susceptibles de rendre compte de cette précarité sociale. Les Thérapies Comportementales et Cognitives, parce qu'elles présupposent un état stable initial de la personne - état qu'il s'agirait de restaurer - sont tout aussi impuissantes à expliquer quoi que ce soit, obnubilées qu'elles sont par ce symptôme qu'elles s'attachent à faire disparaître coûte que coûte, avec leurs baguettes magiques. La psychanalyse, qui part au contraire d'un état instable du sujet, pris dans un mouvement complexe de signifiants, qui fait l'hypothèse d'une confusion initiale, qui ne recule pas devant l'obscurité, me semble être la seule discipline susceptible de dire quelque chose de sérieux concernant les racines psychologiques de la précarité. C'est-à-dire que pour le psychanalyste tout sujet est d'abord précaire - qu'il n'est pas question en vérité de restaurer quoi que ce soit, mais plutôt de raccommoier - dans les cas des névroses - ou bien d'inventer une nouvelle architecture - dans les cas des psychoses.

[La métaphore de la restauration d'une bâtisse ancienne est une métaphore trompeuse. Je vois ces ouvriers minutieux qui restaurent les vitraux de l'Église de St-Flour : ils s'efforcent de reproduire par artifice technique ce qui fut, de faire apparaître un état initial de l'objet, le restaurer dans sa gloire, son *acmé*. La psychanalyse ne restaure pas un état passé : elle répare, elle bricole, n'hésite pas à creuser les fêlures du verre, les élargir, fait bouger la structure, modifie les couleurs ou leur intensité, rajoute des baguettes de plomb là où ça ne tient plus, et au final, si final il y a, une image nouvelle apparaît, qui absorbe et renvoie un peu mieux la lumière.]

La psychanalyse m'a permis de considérer autrement ma situation sociale - non pas comme l'effet d'une série d'événements malheureux, mais comme la conséquence logique d'un état précaire psychique, ce que j'appelle la psychose. Un mot d'abord sur ce mot : *psychose*. Vous savez mieux que moi comment le sujet est parfois avide de mot définitif le concernant, et comment, dès lors qu'il a pu entendre énoncer à son sujet un tel diagnostic, il s'y attache bien souvent : c'est bien souvent une bouée de sauvetage, ce diagnostic, pour un sujet à la dérive, et on s'y accroche, se disant qu'on a au moins ça, cette accroche quelque part, une ancre à laquelle s'amarrer. C'est mieux que rien, on peut prendre un nouveau départ à partir de ce diagnostic : on peut aussi en devenir la victime, être pris dans ses rets, le filet des signifiants qu'il charrie - au Centre d'alcoologie j'en ai vu des qui

n'était plus rien d'autre que leur symptôme, qui ne faisait plus qu'un avec leur dépression. Un diagnostic peut constituer une impasse aussi bien que le début d'un nouveau texte, d'une recréation de soi.

Ma *psychose*, donc. Dans les cartons dont mon ex-épouse a souhaité (à raison) se débarrasser, et que j'ai donc reçus (bon débarras) : une trentaine de cahiers manuscrits, la plupart rédigés entre 1987 et 1991 (avant donc que je m'installe avec la susdite épouse), puis un autre volume, de l'été 2000, fameux été duquel je date le déclenchement de ma psychose. J'avais écrit au mois de juillet, lors d'une errance entre Poitiers et Cahors, dormant dans différents campings, buvant beaucoup, marchant aussi, une centaine de textes d'une violence extraordinaire. On y lit par exemple des phrases comme :

« *J'ai ce sentiment que les gens qui m'aiment tentent par tous les moyens de m'empêcher de vivre.* »(4 juillet)

« *Et ma mère en somme, dans l'apparence morbide de l'insouciance, Nivelant l'océan tumultueux des souffrances Et comment lui en vouloir de refuser la vérité ?* »(7 juillet)

« *Des hommes, enfin, tous plus pathétiques les uns que les autres, des hommes-enfants.* »(7 juillet)

« *Dans le cadre de mes suicides possibles, j'ai essayé ligne de chemin de fer Limoges-Angoulême : j'installe l'appareil photo sur les rails, je fais quelques réglages, et hop en jeans et torse nu je prends la pose, allongé au milieu des rails. Je songe au risque évidemment qu'un train déboule dans ce virage là-bas, à cinquante mètres, je calcule le temps qu'il me faudrait pour rouler sur le côté.* »(8 juillet)

« *Comment redonner un semblant de sens à ce merdier ? Comme Saint-Sebastien, transpercé de toutes parts, que reste-t-il à sauver ?* »(10 juillet)

« *A onze heures trente je quitte les Charentes. Je roule un peu au hasard, comme un zombie Je voudrais pleurer, mais je n'y parviens pas. Puis sur le bord de la route, je vois un husky mort sa pelisse noire et blanche étalée sur le fossé. Là : je pleure. je ne peux m'arrêter nulle part dans cet état. je cherche un lieu désert d'humanité. Un lieu pour mourir. Je le trouve. J'arrive à saint-pardoux, presque mort.* »(11 juillet)

etc...etc...

Et ainsi de suite et bien plus terrible encore à mesure que les journées passent, que je descend vers le sud, que les litres d'alcool s'accumulent, durant presque un mois.

En feuilletant ce cahier (feuilleter n'est pas le bon mot, parce qu'on feuillette sans y penser, tandis que là je tourne les pages avec angoisse, et je suis assailli de pensées), je peux ressentir les souffrances accompagnant cette équipée - proportionnelles à la jouissance que j'éprouvais en jetant par dessus bord les signifiants *qui me tenaient (lieu) de-bout*. C'est extraordinaire de saisir ce déclenchement psychotique en train de se faire, voir les signifiants s'écrouler un à un, c'est comme un château de cartes, vraiment : vous ôtez par mégarde la carte qui tenait le tout, et toutes les autres cartes tombent inexorablement. Ou alors, c'est comme si ce trou noir où s'origine la psychose, d'habitude dissimulé, caché derrière d'autres signifiants (quelques valeurs sociales), ce trou donc, une fois dévoilé, aperçu au grand jour, absorbait dès lors un par un tous les mots de la langue, et tout ce en quoi on pouvait encore s'efforcer de croire. Le journal de ce mois de juillet s'achève ainsi :

*« Sensation étrange : je me sens vidé et serein.
(si on me tapait sur la gueule ça sonnerait creux)
Ce carnet de bord me dégoûte (j'ai envie de la brûler gentiment)
J'ai vomi ce que je devais vomir
(et peut-être n'ai-je plus rien à vomir)
Ce n'est qu'un exutoire infâme.
Je décide d'arrêter ce truc sans nom. »(28 juillet)*

Pas de *nom* en effet.

Au mois d'août je cessais d'écrire, et je pris environ un millier de photographies, toujours en suivant le même rituel : j'allais quelque part, n'importe où, je me prenais en photo, toujours vêtu de noir. A la fin, j'étais nu et je me plongeais dans la boue d'une bauge à sangliers, et photographiais. Je ne connaissais rien à l'époque à la photographie contemporaine, et ce n'est que bien plus tard que j'ai pu traduire en termes psychanalytiques cet été 2000. Cela dit, j'ai beau en savoir un peu plus sur la question, en évaluer la teneur thérapeutique, je ne découvre ces documents qu'avec frayeur, car je sens bien qu'au fond ma vie d'aujourd'hui consiste toute entière dans l'élaboration et l'entretien d'une forteresse au sein de laquelle je peux me tenir à l'abri de tels débordements.

Bon. J'essaie de trouver la force de faire quelque chose de ce matériau, ces textes. Les commenter peut-être, d'un point de vue psychanalytique. Je songe beaucoup en les lisant à la brève thèse de Tosquelles sur les psychoses de fin du monde.

Il serait intéressant de retracer avec autant de précision que possible cette période de ma vie qui débute en octobre 1999, à la mort du grand-père de

V., jusqu'à cet été 2000, qui culmine dans un déclenchement psychotique. Je vous en ai déjà donné les grandes articulations : comme dans tout processus de ce genre, c'est d'avoir été appelé à tenir lieu de phallus, quand toute la petite famille de mon ex-épouse était en deuil, d'avoir à prendre la suite du grand-père décédé, qui a provoqué cette panique et conduit à cet écroulement des signifiants - je me souviens qu'alors, travaillant à Angoulême, à près de deux heures de route de mon domicile, je me débrouillais pour ne plus rentrer chez moi, dormant de préférence à l'hôtel, prétextant la fatigue. Il y avait aussi cette incapacité à soutenir le deuil, fortement mis en scène dans la famille de V., je préférais alors ne pas voir ça, toutes ses femmes en deuil [vous savez que ma mère est précisément celle qui dénie le deuil, celle qui ne manifeste jamais sa douleur, qui comme elle ma l'a confié un jour : « est lisse » au regard de l'autre - sans aspérité, sans rien qu'on puisse saisir - le disant ici, vous imaginez bien que je ne suis pas dupe sur ce *rien* qu'on puisse saisir].

Bref, on pourrait retracer là une sorte de genèse du déclenchement, qu'on observe fort bien dans d'autres cas de psychose : le texte crucial ici est le séminaire de Lacan sur *les Psychoses* (XV, p. 228-9) : « Le manque d'un signifiant amène nécessairement le sujet à remettre en cause l'ensemble du signifiant. » Un château de cartes qui s'écroule donc.

3 Les voies du repérage de la psychose

Il y a plusieurs voies qui permettent le repérage d'une psychose. Dans mon cas, j'en distinguerai quatre.

La plus spectaculaire, et probablement pour cette raison : la première, c'est évidemment le déclenchement dont je viens d'évoquer quelques aspects. C'est quand le sujet se dérouté qu'on est amené à s'interroger sur une possible psychose. J'ai un ami, qui, au quotidien, mène une vie parfaitement normale, est même d'un abord agréable, mais qui, lui aussi, fit une de ces fugues sans retour, une de ces errances, de ces décrochages (et vécut 6 mois dans sa voiture sur les hauteurs de Grenoble, dans la montagne). Il est parfois des *acting out* formidables, et quant à Shreber, j'ai écrit quelque part que s'il avait été interné, ce n'était pas tant à cause d'un livre, qu'il n'avait de toutes façons pas encore écrit, qu'à cause d'un comportement dont l'excès suscitât le soupçon. J'en veux pour preuve d'ailleurs, qu'au tribunal où fut jugé l'affaire de sa sortie de la clinique (affaire au règlement de laquelle les mémoires d'un névropathe furent précisément écrites), ce n'est pas tant le livre et le délire écrit qui servit d'argument à l'accusation, mais plutôt le fait que ce brave homme avait pris l'habitude de s'habiller en femme et de se contempler dans la glace, ou bien de pousser de grands hurlements à la cantine.

La seconde raison qui pousse au diagnostic de psychose, et qui apparaît dans le courant de l'analyse, c'est une raison de structure - dans mon cas, on observe aisément les traits initiaux : forclusion du Nom-du-Père, Mère phallique et castratrice, Position d'aîné, intenable et fortement déterminée par le discours des adultes (« Tu seras l'égal du Grand-Père, mon fils »- Grand-père par ailleurs pervers - incestueux - à tout le moins). Etc.. Nous avons suffisamment débroussaillé le terrain à ce niveau je crois.

Les troisième et quatrième indicateurs qui me mèneraient à confirmer mon diagnostic, et du coup à l'affiner, seraient à nouveau une série d'observations comportementales - ce qu'on pourrait appeler des stratégies. L'avantage des psychoses, pour peu qu'on sache les entendre sans *a priori*, c'est que « *c'est dans la réalité qu'apparaît ce qui doit protéger le sujet* » (Lacan, *Les psychoses*, p. 229). Il suffit d'observer et d'écouter. Je repère dans mes propres comportements deux ensembles assez cohérents : premièrement, ce que j'appellerai la géographie paranoïaque, dont j'ai déjà dit un mot plus haut ; secondement, l'hyper-développement de la faculté discursive, ce que Delphine nomme très à propos *la machine à penser*.

4 L'aménagement du territoire en prévention des risques : la politique psychotique

Je ne donne ici que quelques indications rapides sur un aspect des psychoses paranoïaques qui me semble remarquable - et la limite de mes propos vient que je ne m'inspire ainsi que des observations faites sur mon existence (et des discussions que j'ai avec mon amie Delphine à ce sujet), et sur une littérature limitée : en premier lieu les textes de Jean Oury sur les dispositifs d'organisation de l'espace au centre de la Borde, et la lecture de quelques cas dans tel ou tel ouvrage. Je crois que la défense du paranoïaque passe d'abord par une organisation de l'espace, et plus précisément : du territoire. J'emploie le mot territoire au sens où il est utilisé en éthologie pour décrire l'espace vital des espèces animales, notamment celles qui passent un temps certain à marquer leur territoire, ont sans cesse besoin d'en confirmer les frontières. Et marquant ce territoire, l'animal dit à la fois : à partir de là ce n'est plus moi, c'est l'autre, tandis qu'en deçà de là c'est moi : le sujet se confond avec le territoire, il n'est pas « dans l'espace », il n'est pas un usager de la terre, il ne fait qu'un avec elle - « *c'est dans la réalité qu'apparaît ce qui doit protéger le sujet* ».

L'animal paranoïaque n'est pas situé quelque part dans l'espace. Il ne peut être indifférent au monde qui l'entoure, aux groupes de signifiants qu'il rencontre : tout lui est signifiant - ce qui veut dire : tout est source d'angoisse ou de jouissance. L'animal paranoïaque n'évolue pas au milieu des autres à la manière des personnes normales, lesquelles neutralisent sans effort la majorité des *stimuli* environnants. Au contraire, tout autour attire, attire, agresse. Il y a de l'autre, du désir, ça parle sans cesse, ça juge, ça calcule et « *qu'est-ce qu'il me veut ?* ».

« Pour qu'il puisse y avoir une structure de l'inconscient, il est nécessaire qu'il y ait ce que j'appelle de façon un peu métaphorique, un « oubli primordial ». Il faut qu'il y ait de l'oubli ; à tel point que je définis quelques fois les structures psychotiques comme étant le résultat d'un « oubli de l'oubli ». C'est gravissime de ne pas oublier ! S'il fallait tout se rappeler !. Ceci se rapproche un peu des réflexions de Zutt à propos de l' « autolimitation repoussante ». Quand vous vous promenez, si cette auto-limitation ne fonctionne pas, par exemple en ce qui concerne les perceptions, vous trouvez tout le monde intéressant ; et c'est vrai que chaque personne que l'on croise est d'un intérêt extraordinaire, objectivement. Mais si on marche dans la foule et qu'on s'intéresse à tout le monde d'une façon très particulière, on est complètement fou. ça peut créer des états de panique... Il est absolument

nécessaire qu'il y ait, inconsciemment, auto limitation renonçante. Il faut renoncer, sans arrêt. Si ça marche pas, c'est invivable. »

(Jean Oury, *Création et Schizophrénie*, Galilée 1989, p.147.)

C'est la raison pour laquelle j'évite soigneusement les villes, c'est pourquoi les établissements scolaires, ruches complexes et bourdonnantes de désirs et de frustrations me rendent positivement fou, c'est ainsi que j'ai fini par m'établir dans ce village calme et retiré où j'habite aujourd'hui.

La stabilisation de la psychose, comme l'a expérimenté Oury à la Borde, passe d'abord par un aménagement soigneux de l'environnement. C'est un préalable si l'on veut prévenir les déclenchements psychotiques, les *acting out* destructeurs. Il faut au sujet un peu de calme, afin qu'il puisse prendre là ses *re-pères* - et au lieu et place du nom-du-père, il lui faut établir des substituts tangibles, assurés, réels, en qui on puisse accorder sa confiance, auxquels on puisse s'adosser.

L'animal paranoïaque marque son territoire comme s'il cherchait des marques de confiance. Voici énumérées brièvement les marques de confiance desquelles je me soutiens :

- cet appartement auquel je tiens comme à la prune de mes yeux (moi qui ait tellement « déménagé », tellement « quitté » (je suis celui qui s'en va, *je ne suis pas celui qui te suivra(s)*), j'ai enfin trouvé un endroit où advenir - ce qui me rappelle le nom que j'avais donné à ma série de photographies de l'été 2000 : *A place to be*),

- et la parole des femmes - ma chère Delphine, véritable pierre de touche de mes architectures, ma psychanalyste (vous-même) et ma psychiatre, qui dans le transfert s'inventent comme mères à qui l'on pourrait se confier et dont la parole donnée serait crédible, une parole sur laquelle se reposer, d'où bâtir, d'où construire, une mère à ma mesure donc, et non pas le bloc monolithique, phallique et invulnérable à l'ombre duquel je me suis efforcé de grandir.

La psychose est en un sens bien plus simple à décrire que la névrose. A peine est-il besoin d'interpréter. Vous connaissez ma jouissance à me perdre dans les collines et les montagnes environnantes. Il y a là quelque chose de contradictoire en apparence, alors que je mène l'existence minimaliste que je viens de décrire, une existence de reclus, qu'en même temps j'éprouve le besoin de parcourir ces vastes espaces qu'offrent les campagnes de mon pays d'adoption. C'est là un rituel, la marche à pied solitaire, que j'ai mis en place depuis l'adolescence : à l'âge de seize ans, j'avais déjà traversé le Vercors une semaine durant, avec mon sac à dos pour tout compagnon. Je me souviens de véritables souffrances sur les bancs des écoles et des universités, en songeant à quel point j'aurais aimé être ailleurs, loin de tout, loin de l'autre.

Ce rituel de marche, qui tient à la fois de la libération, de la régression, de la conversion, doit être mis en regard de mon horreur de la promiscuité. Pas

n'importe quelle promiscuité. Vous vous souvenez que l'année dernière j'ai eu l'occasion de passer quelques jours avec ma mère d'une part, puis mon père, ce qui ne m'était pas arrivé depuis plus de vingt ans. Vous vous souvenez peut-être alors que j'avais soudain pris conscience de la panique éprouvée à coucher dans une chambre attenante, sachant que ma mère ou mon père dormait à côté. Proximité affolante, parce qu'incestueuse j'imagine, parce que mettant à mal la distance de sécurité qui m'est nécessaire. Observez deux animaux qui se croisent : comment il leur faut pour évaluer la dangerosité potentielle de leur vis-à-vis, produire un espace de sécurité, un espace propre, un territoire. Si par mégarde cette frontière est franchie par l'un deux, le combat est la seule issue - ou la relation sexuelle : le corps à corps. Toute mon angoisse sociale, qui peut se traduire aussi bien dans le fait d'aller faire des courses à la boutique d'à côté, ou bien dans ceci que je n'aime pas recevoir mes amis ou dormir chez quelqu'un d'autre, sans parler d'entrer dans la salle des professeurs d'un lycée, toutes ces amorces de panique plus ou moins prononcées dérivent évidemment de ce rapport initial avec mes parents, dont je n'ai pas encore éludé l'origine probablement traumatique.

Toute ma stratégie d'aménagement du territoire, ce que j'indique comme "politique" paranoïaque, politique de « prévention des risques », comme le dirait un ministre de la santé, s'élabore contre (en grec : *para*) cette menace de l'absorption des signifiants dans cette relation insoutenable à la mère. Pour parler comme un lacanien, je dirais brutalement que la mère, c'est le trou, d'une part, là même où plus rien n'a de sens, et d'autre part, que c'est le lieu archaïque du désir, c'est-à-dire, là où justement, plus rien n'est à produire, où se réalise cette sorte de perfection qu'est la vie du nourrisson comblé au sein de la mère. Me vient à l'esprit que, dans le cas des psychoses, le détachement du sein maternel doit s'entendre comme un *arrachement*. Je songe à la plante dont on coupe la tige en son milieu et celle que l'on arrache avec ses racines hors de la terre nourricière. Il doit y avoir quelque chose à tirer de cette métaphore, car dans un cas on peut espérer que ça repousse, dans l'autre cas, le sujet devra toujours porter ses racines avec lui, et sa vie entière pourrait constituer une errance à la recherche d'une terre où se planter, où s'implanter. Le sujet psychotique trimballe toujours la misère de la faille initiale avec lui : d'où l'irréductible précarité de sa condition.

Ce que j'appelle l'aménagement du territoire constitue donc une manière de gérer l'angoisse suscitée par ce qu'on appelait autrefois la *mondanité* - le lieu de l'autre, là où ça cause, là où ça pourrait violer l'espace intime. Notez bien que dans la schizophrénie, l'espace psychotique est le corps lui-même, tandis que dans la paranoïa, il est territoire, au sens où je l'ai décrit, comme la zone de sécurité nécessaire au maintien de l'intégrité provisoire du sujet, et en même temps lieu d'une habitation possible. C'est pourquoi il y a d'un côté morcellement, autisme, corps signifiant, alors que de l'autre il est plutôt question de partition du monde - en mondanité et monde par exemple, un

peu à la manière des cosmologies anciennes, lesquelles séparaient l'univers en parties sublunaire et supralunaire.

Mais le paranoïaque n'est pas seulement un gestionnaire. Une jouissance lui est également promise, que je décrirais, à partir de ma propre position, en deux champs distincts, mais complémentaires et souvent liés dans la pratique : d'une part, le champ de la production, car le paranoïaque peut s'il est à l'abri des risques inhérents à sa condition, devenir un bâtisseur, un constructeur, je montrerais en quel sens plus avant dans ce texte. D'autre part, le champ de la régression, par lequel il retrouve une situation de fusion initiale, éventuellement sous une forme sublimée : c'est ce que je voudrais décrire maintenant en revenant plus en détail sur le rituel de mes errances pédestres.

5 La géographie paranoïaque

La marche à pied constitue chez moi bien plus qu'un délassément, qu'une sortie en plein air : elle est un rituel complexe que j'ai appris à déchiffrer comme la répétition d'un processus hautement signifiant - ainsi observent les anthropologues.

C'est d'abord l'appel de la forêt comme l'écrivit Jack London (et veuillez croire que cette référence n'est pas fortuite). Il me suffit de laisser le regard errer par les fenêtres donnant sur le sud, et je vois les collines annonçant les contreforts des plateaux de l'Aubrac et de la Planeze, et si je me penche un peu vers l'ouest, j'aperçois les sommets enneigés du Cantal, et, vers l'est, les grandes forêts mystérieuses de la Margeride. Tous ces noms m'appellent, et les couleurs, les odeurs, les sensations, et les sentiers que j'imagine.

L'espace du psychotique, je dis cela en passant, n'est jamais neutre : il est toujours orienté, des forces magnétiques l'habitent - de répulsion et d'attraction. L'imaginaire des psychotiques paranoïaques n'est pas intelligible dans les termes d'une géométrie neutre, telle que la géométrie euclidienne : il devrait faire l'objet d'une topologie, c'est-à-dire qu'il n'est pas du tout un espace dans le sens classique du terme, mais un cosmos, un espace qualitatif (et non pas quantitatif), un ensemble de lieux [*topoi*], différenciés, fortement signifiants, en relief. Ce qui importe ici, c'est le voisinage, les relations de voisinage, l'interaction des lieux. Le psychotique ne sort jamais sans boussole. Il ne va pas de a à b : mais il est attiré ou repoussé, soumis au jeu des forces, la magie des lieux : l'espace psychotique est totalement érotisé.

La fenêtre fait ici office de frontière symbolique. Elle en est véritable dispositif d'articulation signifiante : du côté sud, elle donne sur le cosmos, et d'une certaine manière, c'est comme si l'appartement que j'habite n'était pas le dernier étage d'un immeuble quelque part dans une rue de la ville, mais au contraire un terrier creusé au sommet d'une colline - un peu comme ces terriers que creusent les marmottes, au sommet d'un tertre à l'horizon dégagé afin qu'elles puissent voir au plus loin, et surveiller l'arrivée d'un ennemi. En regardant au sud, j'habite déjà au cœur du paysage, et si je regarde au nord, aux autres fenêtres, celles de la cuisine, je fais déjà un pas vers la mondanité - et je regarde rarement de ce côté-ci.

Par la fenêtre naît donc le désir. Au cœur même du mot *theoria*, que nous traduisons habituellement par *contemplation* (mot dont la quiétude est à mon avis trompeuse), se loge une *érotique* : ce que Plotin articulait comme tension entre la conversion et la dispersion. Un appel à se perdre, pour se retrouver, aspiration à l'infini et régression à l'origine. Ce désir s'entretient chez moi - car il n'est pas toujours possible de sortir pour aller marcher,

surtout quand l'hiver est rude - par la lecture des cartes de géographie. Depuis l'enfance, je suis fasciné par les cartes de géographie, j'en possède une collection importante, et il m'arrive de les lire pour le plaisir, afin d'exciter l'imaginaire, car il faut bien appeler cela une lecture - le texte de la carte est codé de manière précise, il s'écrit dans une langue dont j'ai appris très tôt les rudiments. Je prépare ainsi des voyages et des aventures, j'arpente mes territoires avec les yeux - ainsi faisait cet écrivain que j'admire, Arno Schmidt, amoureux des cartes d'état-major. Ma relation au paysage, y compris dans cette dimension contemplative, n'est pas passive, n'a donc rien de commun avec ce que je ne sais quel sentiment du sublime kantien, ou quelque sentimentalisme écologique. Ce qui m'intéresse, c'est la traversée des lieux, un parcours possible, un transport amoureux. Le désert australien constitue pour l'aborigène un tel espace saturé de signifiants, tout comme les anciennes forêts bretonnes sont parsemées de lieux comme autant de portes donnant sur l'autre monde. Il est une magie des lieux dont l'occident en général a perdu le livre initiatique. J'en ai gardé, sinon la lettre, du moins l'esprit.

[C'est là toute la différence avec certains quartiers des villes saturés par les *stimuli* de l'hyperconsommation : affiches criardes, enseignes clinquantes, appels incessants à l'achat, au commerce. La langue des quartiers commerçants, dont les modes de signification s'étendent jusque dans nos intimités, à travers les écrans de télévision, d'ordinateurs, de téléphones, par tous ces gadgets qui nous occupent et nous divertissent (au sens où *ils font diversion* - maigre consolation), cette langue donc, est entièrement pornographique. L'espace psychotique est au contraire érotique.]

Et si le temps et les occupations m'y autorisent, je vais alors marcher - c'est-à-dire je vais y voir par moi-même (*voir là bas s'y j'y suis*). C'est tout un rituel dont les scansiones sont les suivantes : d'abord il faut marcher d'un bon pas, plusieurs heures durant, il faut épuiser le corps, l'épuiser suffisamment pour que le cerveau se vide - la machine à penser, dont je vous parlerai ensuite, a besoin d'un essoufflement, d'une sueur, d'une fatigue physique, pour cesser de fonctionner, pour que les yeux s'ouvrent et que tous les pores de la peau accueillent le foisonnement sensible du monde (Feyerabend, l'épistémologue anarchiste écrivait : « *the world is abounding* »). Ensuite il faut se perdre, quitter les grands chemins, s'enfoncer dans les sous-bois, tracer sa propre voie sans s'occuper des sentes pratiquées par l'homme. Et je me perds parfois littéralement (et parfois même je prends des risques à vouloir explorer des lieux difficilement accessibles : comme si, à l'instar des explorateurs de l'extrême, j'avais besoin d'expériences limites, d'un flirt avec la mort, pour apporter une preuve de la valeur de la vie - je vous ai déjà parlé de ce *trauma* crucial, du 20 décembre 2004, où la montagne a bien failli prendre deux vies - celle de mon frère et la mienne). Enfin, j'achève mon errance en quelque lieu paisible, éloigné, un tapis de mousse ou un pré verdoyant, une clairière, un sommet escarpé, et m'allonge sur le sol, m'étend de tout mon long sur la terre : et demeure là quelques temps, somnolant

parfois si le soleil est de la partie (si bien qu'au moment de m'en aller, c'est souvent un véritable déchirement, et tandis que j'entame le voyage de retour, je suis inconsolable - comme le nourrisson qu'on *arrache* au sein de la mère). Régression m'aviez-vous dit. Sans nul doute : le géographe paranoïaque trouve d'une certaine façon le repos à s'enfoncer ainsi dans la terre, comme on s'enterre vivant - et bien souvent il m'est venu à l'idée que je pourrais demeurer là, rêvant même parfois qu'à la fin des bêtes viennent et me dévorent (phantasme dont le sens pourrait être de *céder* à la mère dévoratrice - ce qui serait aussi abandonner la lutte pour le phallus, et en définitive se laisser mourir. Comme disait Shreber : « *qu'il serait beau d'être une femme soumise aux douleurs de l'enfantement* » : cesser le combat pour le phallus pour lequel ce pauvre homme n'était pas bien armé).

J'ai omis de signaler cet aspect remarquable du rituel : j'ai pris l'habitude ces dernières années de ponctuer ces errances de photographies prises sur le vif, sans préméditation, sans manipulation technique. Je saisis au vol ce que je rencontre, et bien souvent me prend en photo moi-même. Au fil du temps, cette pratique est devenue un art, donnant lieu à des séries, des thématiques, à la manière de certains artistes du *Land Art*. Par exemple, il y a cette série où je plante un bâton, celui-là même qui rythme mes pas, autour duquel je noue quelques pièces de tissu, dès lors livrées aux souffles du vent, et je fais quelques images. Nous avons souligné à ce sujet le caractère archaïque de ce travail, qui fait écho aux messages qu'on adresse aux dieux au Tibet ou en Mongolie, écho dont un jungien se délecterait sans doute. Ce bâton évidemment planté dans la terre et qui fièrement se dresse en découpant l'horizon, et paraît si fragile et si dérisoire au milieu du cosmos, est un signe que j'inscris dans le paysage, la lettre *phi*, le phallus, à la fois sublimation du narcissisme et affirmation du sujet : c'est dire que je suis enfin là, quelque part, planté, enraciné, que l'errance a pris fin (je n'ose dire la *quête* : celui qui parle la langue des psychanalystes fera son miel ici d'un calembour facile).

Ce qui m'amène de manière assez fluide à évoquer maintenant un autre champ de jouissance possible de la paranoïa, qui a à voir avec l'écriture, et que je décris sous la figure de *la machine à penser*.

6 La machine à penser ou le rhéteur paranoïaque

C'est mon amie Delphine, qui pour me connaître mieux que quiconque m'a glissé ceci : « *tu es une machine en penser, tu n'arrêtes jamais* ». Et c'est le lendemain, en marchant dans la montagne, que j'ai construit la figure du *rhéteur paranoïaque*. Le rhéteur paranoïaque excelle à produire des discours. Il est une machine rhétorique. Ce qui importe on le sait dans l'art rhétorique, ce n'est pas le contenu, ce dont on parle, mais la forme du discours, ses articulations. la matière de la rhétorique c'est la forme, et sa finalité la persuasion. La tradition intellectuelle européenne s'est toujours méfiée des rhéteurs, pour cette raison qu'ils font un usage instrumental de la langue, sans se soucier le moins du monde de fonder cet usage sur une référence à des valeurs transcendantes : le bien, la vérité, le juste. Ou plutôt, parce qu'ils n'attribuent une signification à ces valeurs qu'à la mesure de l'effet produit par leurs discours sur l'autre. Ce qui leur importe c'est l'effet de la parole. Ils ne croient pas que cette parole puisse être fondée en vérité en amont du discours. Ce sont les sophistes que Platon s'efforçait de ramener à la raison, et les pragmatistes d'aujourd'hui (mon cher Rorty par exemple, dont les livres suscitent tant de sarcasmes de ce côté-ci de l'Atlantique, et pas moins de l'autre côté d'ailleurs).

J'ai décrit plus haut comment le paranoïaque avait besoin de réguler le cours de son existence, d'aménager son territoire, de ritualiser la durée : il en va de même au niveau du langage. La parole du paranoïaque est soumise aux mêmes nécessités de régulation et de ritualisation. Les *Mémoires* du Président Shreber en sont une illustration éclatante, les livres de Louis Wolfson aussi. Observez dans les deux cas le soin mis à fixer des usages réguliers du langage, à soigner les articulations logiques, à consolider les signifiants, fussent-ils en inventer de nouveaux. Dans les deux cas, le langage est un champ de bataille : écrire est un combat, voire une guerre (combattre c'est d'abord se défendre, tandis que la guerre est un combat sans merci, qui n'a pour issue qu'une victoire ou une défaite).

Ce combat et cette guerre ont été magistralement décrits dans le séminaire sur les psychoses de Lacan, et je n'y reviendrais que brièvement. Si ce qui détermine le destin psychotique, c'est le manque d'un signifiant essentiel, si dès lors, c'est l'accès au langage des autres, c'est-à-dire au *lien social* (pour parler comme les lacaniens d'aujourd'hui), qui est initialement perturbé, on peut supposer que demeure fondamentalement problématique la place du sujet au sein de la mondanité, là où ça cause sans cesse. Comme l'initiation au langage n'a pas été régulée par une autorité (le nom-du-père, ou la conscience de la norme sociale), que le sujet a dès le départ été *laissé*

en plan comme le dit Shreber, le psychotique est conduit à faire le boulot tout seul. On observe cela d'une manière extraordinaire dans les carnets d'enfance de Marie Bonaparte. Parce que l'enfant psychotique est livré sans aucun soutien fiable au déferlement des signifiants (qui lui viennent de toutes parts), il ne lui reste d'autres alternatives que de se taire - pour faire taire ces voix - ou bien que de s'efforcer de faire tenir ensemble tout ce que charrient les flots de la langue - il devient grammairien, au sens de Wittgenstein (lequel n'est pas cité ici de manière fortuite).

Pour ma part, c'est la lecture et l'écriture qui m'ont servi de béquilles infantiles : et c'est pourquoi je suis devenu un rhéteur paranoïaque. Ce manque au signifiant, j'ai d'abord cherché à le combler dans la lecture, puis l'écriture, et enfin dans le discours. De la même manière que, dans l'espace, l'animal paranoïaque cherche des lieux où s'enraciner, le rhéteur paranoïaque n'a pas d'autre choix que d'explorer sans cesse le langage en quête d'un signifiant maître, quitte à l'inventer s'il n'en trouve pas, et s'y planter. Ma vie intellectuelle est une errance (au sens propre une « randonnée », du vieux mot *randon* : aller au hasard) scandée par des établissements provisoires en certains lieux, d'adossement à certains signifiants, mais toujours, inexorablement, le trou noir jamais comblé vient absorber ce qui me tenait lieu de maître ou de fondation, et le château de carte s'abat selon une mécanique implacable. L'installation en des lieux provisoires ne suffit pas à occulter la présence menaçante du signifiant manquant. Il faut lutter tout de même afin que le langage tout entier ne soit pas néantisé à chaque seconde. [notons au passage comment cette métaphore du trou noir pointe vers l'analité : sauf qu'on devrait imaginer une analité inversée, un anus qui absorbe la matière. Ou bien le trou noir serait la bouche, à la fois d'où ça cause et ce qui absorbe. Je dois avouer ne pas être très à l'aise avec ces questions là : s'il y avait un *trauma* identifiable dans mon histoire infantile, on le trouverait sans doute juste avant le stade anal. Je ne me lancerai toutefois pas ici dans des efforts de datations aussi délirantes que celles de Freud avec son homme aux loups]

La vie linguistique du rhéteur paranoïaque est donc un éternel recommencement : quête obstinée d'un signifiant-maître, d'un point de capiton valable, installation provisoire au lieu d'un discours, tentative d'inscription dans un certain réseau, construction d'une bâtisse viable, d'un temple sémantique, mais, parce qu'on ne bâtit rien de solide sur des sables mouvants, les piliers du temple s'enfoncent doucement, et le trou qu'on avait caché, dissimulé, emporte tout, tout s'y engouffre, et à nouveau, il faut reprendre le travail d'établissement de la langue à zéro, afin de pouvoir à nouveau vivre avec l'autre.

Ce travail de construction d'une langue vivante (c'est-à-dire d'une langue à l'orée de laquelle le sujet pourrait parler, comme d'une forêt sauvage, primitive, au travers de laquelle auraient pu être frayés quelques sentiers), ce travail s'articule autour de trois dimensions, qui sont dans un rapport de tension les unes par rapport aux autres. Je présente ces rapports à ma

façon, n'étant pas très à l'aise avec les schémas lacaniens (mais je suppose que Lacan a dessiné tout cela depuis longtemps) :

1° Il faut tenir compte de la menace du trou. Si les gouffres affleurent à la surface du sol, il existe un risque que par mégarde, sous l'effet par exemple d'un signifiant inattendu, d'un événement bouleversant (pour le psychotique paranoïaque : être appelé à assumer la fonction phallique), le sujet et tous les édifices qu'il s'est efforcé de construire tombent dans ce trou, s'y écroulent. La constitution psychotique du territoire langagier est donc l'art d'éviter les trous, c'est-à-dire de le cacher, de le recouvrir - de ne plus y penser. Lisez dans Shreber sa lutte acharnée pour « *penser à rien* » : traduisez (car s'il est un penseur, c'est bien Shreber) ne plus *y* penser, ne plus penser là, à ce lieu là.

2° Il faut se défendre de l'étrangeté de la parole de l'autre. On reconnaît là le trait caricatural de la paranoïa : l'angoisse que suscite le désir de l'autre (*qu'est-ce qu'il me veut ?*). Parce que la parole du premier adulte n'a pas été crédible, il est porté à se méfier de toutes les paroles qui suivront. Il lui semble bien que les autres s'entendent à parler la même langue, et les discours qu'ils produisent ne semblent pas insensés à leurs oreilles - alors qu'ils paraissent étranges aux miennes. Je ne comprends pas leur logique, je ne connais pas les raisons qui font qu'ils parlent comme ils parlent, d'où leur vient cette assurance. Il me semble que bien des choses sont là, présumées, préjugées, du déjà-pensé, dont on ne m'a pas tenu au courant. Ils possèdent les clés d'une herméneutique qui m'échappe. Les malentendus, les quiproquos, les ambiguïtés, le risque d'être manipulé, jugé, condamné, tout cela menace le sujet paranoïaque. Un peu comme si, visitant un pays étranger, vous essayiez d'en parler la langue, mais, par la faute d'une erreur d'inflexion tonale par exemple, vos propos soient compris de travers - c'est ainsi qu'on peut finir en prison voire pire.

Pour prévenir ces risques je suis devenu une machine intellectuelle, une machine à penser. J'ai lu tant et plus, étudié tout ce qui me tombait sous la main, cherché à comprendre les logiques qui sous-tendent tel ou tel point de vue, décrypté les codes, essayé diverses clés. A l'arrivée, je suis devenu un rhéteur paranoïaque, une machine à parler de tout et n'importe quoi. Je me suis surpris lors de ma promenade d'hier à discourir à voix haute -et je fais ça tout le temps - à tenir de véritables conférences (pour les arbres et les rochers ou comme ce coquin de Saint-François : *parler aux oiseaux*), démarrant au quart de tour : comme s'il suffisait d'appuyer sur le bouton *play*, et la machine se met en route. J'ai comme Shreber des formules dont l'effet suscite le démarrage de la machine : ainsi, ces derniers temps, il me suffit de commencer par : « *Il y a au moins deux raisons pour . . .* » et me voilà conférencier. le matin, la journée débute souvent, alors que j'ouvre à peine les yeux, par : « *Et maintenant fini de rigoler* »- quelle ne fut pas ma surprise de lire la même phrase au début d'une retranscription d'un séminaire de Lacan! Il y aurait beaucoup à dire de ces rituels qui me sont nécessaires

pour passer de l'éveil au sommeil et du sommeil à l'éveil : à l'évidence, le monde des rêves m'apparaît comme un monde périlleux, et s'y abandonner ne va pas sans risque. Ces formules sont comme des incantations destinées à protéger le voyageur des écueils qui le menacent. Un rituel chamanique en quelque sorte.]

On observe souvent chez les paranoïaques qu'une compétence particulière a été hyper-développée, dans mon cas la compétence discursive. C'est aussi le cas de Shreber et Wolfson (mais on doit prendre en garde à ne pas généraliser le choix de cette compétence à tous les paranoïaques : si nous y portons tant d'attention, c'est d'abord parce qu'ils ont écrit et publié, et donc qu'il nous est facile de nous y reporter - de la même manière, rien ne dit que les paranoïaques fournissent l'essentiel du contingent des artistes bruts, même si l'hyper développement de la compétence créatrice chez Henri Darger relève bien de cette nécessité de construire le monde à partir du peu qu'on ait. je ne doute pas certains paranoïaques fassent d'excellents tyrans, d'excellents légionnaires, d'excellents tueurs à gage). Tant que l'hyper compétence discursive peut encore s'accrocher à des signifiants communs, c'est-à-dire des signifiants partagés par d'autres, qu'il demeure quelqu'un à qui s'adresser, l'excès rhétorique s'épuise de manière plus ou moins supportable, et même souvent donne à jouir : quand au contraire, il n'est plus d'objet ou de champ reconnu où s'exercer, le rhéteur devient délirant. Si Shreber est délirant, c'est parce qu'il est le seul à croire ce qu'il croit, parce que l'objet de son discours n'est pas un objet commun, vérifiable, ou réfutable : c'est précisément là ce que nous appelons la folie. Le délire est une *dé-liaison*, une *déviaton* (au sens étymologique). Car il ne suffit de frayer un sentier dans la forêt primitive, encore faut-il que d'autres puissent emprunter ces sentiers, puissent en vérifier la signification, qu'on puisse s'y orienter de manière relativement consensuelle. Si chacun créait sa propre boussole, et qu'aucune ne soit au moins conforme sinon identique aux autres, la vie en commun serait impossible. On verrait des « *hommes bâclés à la 6-4-2* » (*flüchtig hingemacht Männer*) errer sans but de ci de là.

3° Il serait partial de présenter le rhéteur paranoïaque comme seulement *victime* d'une stratégie de défense épuisante, car la rhétorique est aussi un hédonisme. Il n'y a pas de répétition sans jouissance, dans une certaine mesure (il faudrait soigneusement nuancer tout de même). Cette jouissance, cette facilité à produire, cette aisance rhétorique forcément grandissante à force de s'exercer, cette virtuosité argumentative, peut évidemment duper le sujet lui-même et ceux qui l'entourent : certains gourous réussissent dans la vie, à leur manière, mieux que Shreber en tous cas et mieux que moi. Ce qui ne va pas sans un certain tragique. Car la rhétorique, les sophistes le savaient bien, a partie liée avec un certain pouvoir.

Le rhéteur paranoïaque, celui qui excelle dans l'art du discours, et peut éventuellement en jouir (jouir de tirer les ficelles de la conversation par exemple), n'en finira pas moins par se piéger lui-même à pratiquer ces jeux

de langage. Maître des arguties, virtuose des connexions logiques, rompu aux joutes verbales, il laisse l'autre ou bien à genoux, ou bien révolté. Car l'autre à vrai dire n'a pas de place dans l'ingénierie de ce discours. Si la machine est trop bien huilée comme il arrive parfois, aucun interstice ne subsiste entre les rouages, et nul jeu ne permet à l'interlocuteur d'en placer une. Au final, le rhéteur paranoïaque, s'il le souhaite, aura toujours le dernier mot. Au final, il ne parle à personne, mais *ça parle*, *ça* déroule la litanie des arguments, *ça* énumère l'ordre des raisons, et s'il est interrompu - comme il arrive parfois chez le psychanalyste - *ça* pourra toujours produire quelque raison supplémentaire : la rationalité n'est qu'un style parmi d'autres, plus persuasif peut-être.

Il tire son pouvoir d'une liberté qu'il prend au jeu du signifiant. Mais il n'est libre que de n'avoir pas appris à se soumettre à l'autorité, et s'il parvient à imposer les règles du jeu de langage, c'est parce qu'il n'a pas compris les règles du jeu, et ces règles, il ne les impose en définitive qu'à lui-même.

Parfois, le rhéteur paranoïaque, en proie à une grande tristesse et un épuisement immense consécutifs à d'interminables heures et journées de pensée, de causeries et d'écriture, se retire aux fonds des bois, et comme les animaux blessés, se cache, parce que sa blessure est incommunicable, parce que sa blessure n'est précisément rien (qui n'est pas rien comme nous l'a appris Lacan, bien après Parménide, mais la présence d'un manque).

7 Devenir psychanalyste

Soit.

J'avais dans l'idée en vous écrivant de vous entretenir surtout de mon devenir psychanalyste, d'évaluer dans le transfert (étrange expression n'est-ce pas?) la pertinence de ce projet. Je me rend bien compte que le contenu de cette lettre dépasse largement son objet initial. A la relire, vous vous direz peut-être que la meilleure manière de comprendre ce que j'appelle un rhéteur paranoïaque, c'est encore de lire cette lettre : elle est un exemple typique de production d'une machine à penser. Je ne crois pas délirer cependant, et je ne l'espère pas. Je me dis parfois que ma passion pour le texte shreberien naît de la question suivante : pourquoi est-il fou et pas moi ? (ma réponse est : *personne ne le croit*).

Nous discutons tantôt avec Delphine de la relativité du concept de folie, sa mouvance sémantique, culturelle, historique. Vous savez qu'elle travaille sur les artistes bruts, outsiders. « *N'est pas fou qui veut* » écrivait Lacan au tableau noir : on peut entendre cela de multiples manières. Entre autre que ce n'est pas au sujet de décider s'il est fou ou pas. On parle aujourd'hui, chez les post-lacaniens, de psychose ordinaire (au moins depuis *La Conversation d'Arcachon*, 1996), c'est-à-dire d'une psychose non-déclenchée (qu'elle ait été déclenchée avant, ou bien qu'elle risque de se déclencher). Tout le problème tient à ceci qu'il est très délicat de diagnostiquer une psychose avant qu'elle ait fait ses preuves si j'ose dire. Imaginez recevoir Shreber à vingt ans, à supposer qu'on ait alors inventé la psychanalyse, bien avant donc qu'il fit son premier *acting out*. Sans doute présentait-il tous les traits d'un étudiant en droit modèle, peut-être obsessionnel, probablement préoccupé de son mariage. L'analyste per-spicace (forcément) aurait relevé le caractère inquiétant du rapport au père, ce père à la fois immense et déchu, parce qu'incapable de tenir son rang, et même, on peut imaginer que l'analyse ait eu pour effet le déclenchement de la psychose. N'empêche, il ne doit pas être facile d'établir un pronostic de psychose. C'est la raison du *coming out* de bénéficiaire du RMI, par lequel j'ai commencé cette lettre : les cartes du jeu social ont été largement redistribuées ces dernières décennies, et par conséquent les patients de Freud et de Lacan ne sont pas ceux d'aujourd'hui. Ce n'est pas tant que les revendications du sujet ait changé, mais plutôt que la réception sociale et médicale de ces revendications a changé. La frontière du normal et du pathologique est sans cesse mouvante, comme nous l'apprirent Canguilhem et Foucault, et le psychanalyste, soudainement tiré de sa retraite stratégique (par les politiques, qui semblent possédés dans ce pays par l'idée de *remettre de l'ordre* : puissent-ils déjà remettre de l'ordre

dans leurs propres pensées!), le psychanalyste donc, doit s'adapter à ces nouvelles données, quitte à se révolter si le débat public ne lui coûte pas trop (et certains s'y emploient).

S'il fallait évaluer ma capacité à devenir analyste, j'énumérerais les choses ainsi :

1° Ma condition sociale actuelle ne constitue pas un atout pour un tel projet, c'est le moins qu'on puisse dire : qu'un bénéficiaire du RMI songe à devenir psychanalyste, voilà qui n'est pas commun, et vous savez combien il m'en coûte de devoir solliciter les grâces de l'Etat, du grand Autre, pour mener à bien cette entreprise. C'est un défi, j'ai encore la force de le relever. A Dieu ne plaise que cela dure. le temps qu'il faudra.

2° Pour ce qui est de la culture, de mes lectures, mes écritures, je pense en avoir acquis les rudiments suffisants : la preuve, comme la plupart de mes futurs confrères, je cite Lacan à tout bout de champ. Et j'ai des diplômes (même si un doctorat inachevé sur Plotin ne me semble pas présenter une garantie suffisante pour entendre un analysant me parler de sa peine à jouir). Il me manque sans doute une validation de ce savoir : mais j'ai une sainte horreur des autorités, comme vous l'avez deviné, et je ne me joindrais à quelque association de psychanalystes qu'avec prudence (mais je le ferai évidemment, si j'ai la possibilité de débiter dans la profession)

3° Comme vous me l'avez dit un jour, à la fin d'une séance dont j'étais sorti, comme souvent, tout à fait euphorique, mon parcours de vie plutôt tumultueux, les épreuves traversées et sublimées, tout cela joue en ma faveur. Et je dois admettre que je n'ai pas peur : j'ai tenu dans mes bras un repris de justice, coupable de plusieurs coups de couteaux donnés à St-Malo un soir de beuverie, dont les mains étaient larges comme des assiettes, alors qu'il était en pleurs. [et à ce sujet, puisque n'importe quel psychanalyste aura entendu cette histoire de bandit en pleurs comme un aveu d'homosexualité - j'ai eu une vie sexuelle riche et variée : et dont les épisodes d'aujourd'hui me comblent tout à fait - c'est un *bon point* aussi n'est-ce pas ?] Hé bon ! J'en ai vu d'autres comme on dit - et vécu aussi.

4° Le point dont il faudrait se soucier touche à l'*instabilité de mon caractère* (je parle ici comme un psychiatre du XIXème siècle), car bien qu'ayant réussi à m'inventer une psychose viable, c'est-à-dire stabilisée, on n'est pas à l'abri du surgissement d'un signifiant bouleversant - et nul n'est à l'abri à vrai dire. Bref : le trou est toujours là, menaçant de tout engloutir - mais à la différence des années passées, je le sais, le le connais, j'ai développé des stratégies relativement efficaces pour m'en accommoder, et même, pour en tirer parti. Je suis devenu ce qu'on appelle un artiste, n'est-ce pas, un créateur, une machine à sublimer. Néanmoins, il reste cruellement vrai que *les non-dupes errent*, mais on doit pouvoir mener une vie ainsi n'est-ce pas ?

Humm...

Je vous laisse sur ces considérations chère amie. En espérant surtout vous revoir très bientôt.

Bien à vous